

CARESSES
LIT NUPTIAL

Du même auteur
aux éditions Théâtrales

APRÈS LA PLUIE, 1997
Traduction Jean-Jacques Préau

LE TEMPS DE PLANCK/LE SANG, 2002
Traduction Christilla Vasserot/Carole Franck

SERGI
BELBEL

CARESSES

Traduit du catalan par Jean-Jacques Préau

LIT NUPTIAL

Traduit du catalan par Rosine Gars

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DE L'INSTITUT DES LETTRES CATALANES
ET DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions

THEATRALES

La collection Répertoire contemporain des éditions Théâtrales bénéficie d'une aide de la **SACD**

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



Images de couverture : Copyleft Grore Images

Caricias © Sergi Belbel, 1991

Talem © Sergi Belbel, 1989, pour la langue originale.

© 1992, 2005, éditions THÉÂTRALES

20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois, pour la version française.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-189-0

SERGI BELBEL

Né à Tarrasa (province de Barcelone) en 1963, Sergi Belbel a suivi l'enseignement de José Sanchis Sinisterra, auteur, metteur en scène et directeur du théâtre Fronterizo. Il collabore avec ce théâtre dès 1986, et s'affirme très vite comme l'un des représentants les plus talentueux de la nouvelle dramaturgie catalane.

Il travaille sur des formes nouvelles qu'il s'attache à explorer systématiquement et interroge l'écriture théâtrale sur ses structures et l'essence du conflit dramatique. Auteur d'une vingtaine de pièces, il a notamment écrit *Elsa Schneider* (1987, prix national Ignasi Iglesias), *Lit nuptial* (*Talem*, 1989), *Caresses* (*Caricias*, 1991), *Après la pluie* (*Despues de la ploja*, 1995), *Morir* (1997), *Le Sang* (*La Sang*, 1998), ainsi que deux comédies musicales, *Je suis laide* (*Soc lletja*, 1999), *Le Temps de Planck* (*El Temps de Planck*, 2002) et *Ceux d'ailleurs* (*Forasters*, 2004).

Il est auteur de scénarios pour la télévision et le cinéma, et traducteur (il a traduit *Phèdre* de Racine, *Pas* de Samuel Beckett, *L'Augmentation* de Georges Perec, *Combat de nègres et de chiens* et *Dans la solitude des champs de coton* de Bernard-Marie Koltès).

Conjointement à son activité d'écriture, Sergi Belbel est metteur en scène. Il a créé la plupart de ses propres textes, mais aussi des pièces de son ami Josep Maria Benet i Jornet, de David Mamet, Molière, Calderón, Shakespeare, Goldoni...

Il enseigne à l'Institut du Théâtre de Barcelone et est conseiller artistique au Théâtre national de Catalogne.

Il a reçu en 1993, 1994 et 1995 le Prix national de littérature catalane catégorie théâtre, en 1996 le Prix national de littérature dramatique du ministère de la Culture espagnol et en 2000, le Prix national du théâtre de la Généralité de Catalogne.

Son œuvre, traduite en plusieurs langues (castillan, français, anglais, allemand, italien, russe, portugais, finnois, suédois...), est jouée dans de nombreux pays d'Europe et d'Amérique latine. En France, cinq de ses textes ont été publiés aux éditions Théâtrales : *Caresses*, *Lit nuptial*, *Après la pluie*, *Le Temps de Planck* et *Le Sang*. *Après la pluie*, mise en scène par Marion Bierry au théâtre Poche-Montparnasse, a obtenu le Molière du Meilleur spectacle comique en 1999.

CARESSES

À D.R.,
qui m'a supporté toute une nuit à Moscou.

À Magdalena, à Toni, à Josep María,
pour l'aide qu'ils m'ont apportée.

DIX SCÈNES ET UN ÉPILOGUE

PERSONNAGES

HOMME JEUNE

JEUNE FEMME

FEMME MÛRE

VIEILLE FEMME

VIEIL HOMME

ENFANT

HOMME

JEUNE FILLE

HOMME MÛR

GARÇON

FEMME

LE LIEU

Différents endroits dans une ville.

L'ÉPOQUE

Les années quatre-vingt-dix.

*Salle de séjour dans un appartement du centre. Des fauteuils.
Homme jeune et jeune femme.*

HOMME JEUNE.— Comme c'est drôle.

JEUNE FEMME.— Quoi ?

HOMME JEUNE.— Tout ça.

JEUNE FEMME.— Qu'est-ce que tu veux dire ?

HOMME JEUNE.— Je ne sais pas si tu te rends compte.

JEUNE FEMME.— Non. De quoi ?

HOMME JEUNE.— J'ai l'impression...

JEUNE FEMME.— Dis.

HOMME JEUNE.— L'impression étrange...

JEUNE FEMME.— Qu'est-ce qui t'arrive ?

HOMME JEUNE.— C'est comme si...

JEUNE FEMME.— Comme si quoi ?

HOMME JEUNE.— Comme si nous...

JEUNE FEMME.— Nous, quoi ?

HOMME JEUNE.— Comme si nous n'avions plus...

Un temps.

JEUNE FEMME.— Plus, quoi ?

HOMME JEUNE.— Plus rien à nous dire.

Un temps.

JEUNE FEMME.— Si.

HOMME JEUNE.— Si, quoi ?

JEUNE FEMME.— Si, nous avons des choses à nous dire.

HOMME JEUNE.— Ah, oui ?

JEUNE FEMME.— Oui.

HOMME JEUNE.— Et quoi ?

Un temps.

Dis-le, quoi ?

JEUNE FEMME.— Comme ça, tout de suite, ça m'échappe.

HOMME JEUNE.— Tu vois ? Tu te rends compte ?

JEUNE FEMME.— Non. Je ne vois pas, je ne me rends pas compte.

HOMME JEUNE.— Tu ne veux pas te rendre compte.

JEUNE FEMME.— Mais de quoi ? De quoi, dis-le-moi, de quoi bordel est-ce que je dois me rendre compte, on peut savoir ?

HOMME JEUNE.— Tu veux que je te le redise ?

JEUNE FEMME.— Ah non, je t'en prie. Si tu dois redire ce que tu as déjà dit, il vaut mieux que tu te taises.

HOMME JEUNE.— Bon, ben, s'il vaut mieux que je me taise, je me tais.

Un temps.

JEUNE FEMME.— Nous avons *encore* beaucoup de choses à nous dire, tu le sais parfaitement. Je sais qu'il y a des choses que tu penses et que tu ne dis pas parce que tu ne veux pas les dire, ou tu ne veux pas me les dire, c'est ça, me les dire à moi, parce que tu as un problème, un problème que j'ignore, que tu ignores toi-même, et ça me blesse, tu entends, ça me blesse, ça m'angoisse, ça me fait mal, ça me fait mal de te voir comme ça, de me voir comme ça, de nous voir comme ça, à remplir de mots vides tous ces moments de silence, vides, et puis les insultes, tes insultes, parce que c'est une véritable insulte ce que tu viens de me dire, tu m'insultes, tu m'insultes quand tu me dis que tu n'as plus rien à me dire.

HOMME JEUNE.— Ah pardon. Un moment.

JEUNE FEMME.— Pourquoi tu m'interromps ? Tu m'interromps toujours lorsque je commence à... à bâtir un... un discours un tant soit peu cohérent qui dépasse les... les monosyllabes qui caractérisent

tellement nos conversations quotidiennes ! Tu es comme ma mère, décidément ; et si je suis partie de chez elle, ce n'était sûrement pas pour aller vivre avec quelqu'un comme elle ou encore pire qu'elle ! Il n'y a pas de pardon ni de moment qui tienne !! C'est moi qui parlais et c'est moi qui vais continuer à parler !! On va bien voir si les choses commencent à changer dans cette maison de merde, au moins dans celle-ci !

Il la gifle violemment.

HOMME JEUNE.— Quand quelqu'un demande pardon, on lui pardonne, on se tait et on l'écoute, tu m'entends ? Et moi, je viens de te demander pardon pour glisser juste une incise dans ton... merveilleux discours si cohérent et si explicite, et je vais le faire, tu m'entends, je vais le faire, je vais le faire !!

Il la gifle de nouveau, encore plus violemment.

Je n'ai pas dit que je n'avais plus rien à te dire, tu m'entends ?

Il la gifle encore, sauvagement.

J'ai dit que nous n'avions plus rien à nous dire. Pas moi. Pas toi. J'ai dit : nous.

Silence.

JEUNE FEMME.— Qu'est-ce que tu veux pour dîner ?

HOMME JEUNE.— Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'il y a ?

JEUNE FEMME.— De la viande, des œufs, de la salade. Je peux faire des spaghettis, si tu préfères.

HOMME JEUNE.— Non, non, des pâtes, le soir, non, après je digère mal. Je préfère une de ces salades-là, avec toutes sortes de choses et un bon dessert.

JEUNE FEMME.— Nous avons de la salade, des tomates, des carottes, du maïs, des olives, du céleri, des oignons.

HOMME JEUNE.— Non, non, pas d'oignons. Après, on en mange jusqu'au lendemain.

JEUNE FEMME.— Oui, et tu as une haleine épouvantable et tu empestes le lit que c'en est insupportable.

LIT NUPTIAL

PERSONNAGES

L'HOMME

LA FEMME

L'AMI

L'AMIE

LIEU

Chambre complètement vide, sans porte ni fenêtre, avec un énorme lit (de deux mètres sur deux), décentré vers la droite.

TEMPS

« Réel » : *approximativement de trois heures de l'après-midi à neuf heures le lendemain matin. Un jour quelconque.*

« Des scènes » : *les impaires avancent, les paires reculent.*

DEUX PARTIES

Première : *dix-neuf séquences brèves, séparées par des noirs (de la scène 1 à la scène 19).*

Deuxième : *une seule scène composée de dix-neuf séquences, avec changements à vue (de la scène 20 à la scène 38).*

1

Chambre vide, sans le lit.

L'homme et la femme.

LA FEMME.— Bon, alors ?

L'HOMME.— Alors quoi ?

LA FEMME.— Oui, oui, alors ?

L'HOMME.— Quoi, alors ?

LA FEMME.— Quand va-t-il arriver ?

L'HOMME.— Quand il va arriver ?

Un temps.

Maintenant, là, tout de suite.

LA FEMME.— Là, tout de suite ?

L'HOMME.— Là tout de suite.

Un temps.

LA FEMME.— Tu es sûr ?

L'HOMME.— Je suis sûr.

Un temps.

LA FEMME.— J'espère que ça n'est pas encore une de tes abominables petites plaisanteries.

L'HOMME.— Comment oses-tu penser une telle sottise ? Comment est-ce que ça pourrait être une plaisanterie alors que ça fait des mois que nous avons tout organisé ?

LA FEMME.— Dis plutôt : que *tu* as tout organisé.

L'HOMME.— Très bien, appelons un chat un chat, pour une fois : ça fait des mois que *j'ai* tout organisé. Moi, oui, moi, et personne d'autre que moi.

LA FEMME.— Stop ! Moi aussi j'ai collaboré.

L'HOMME.— Stop ! Toi aussi tu as collaboré.

LA FEMME.— C'est moi qui ai suggéré que nous ayons plus plus plus plus de place.

L'HOMME.— De confort.

LA FEMME.— De place.

L'HOMME.— De bien-être.

LA FEMME.— De place, de place.

L'HOMME.— C'est-à-dire de confort, de bien-être, bref, de *liberté*.

LA FEMME.— Tu as parfois de ces mots.

Un temps.

L'HOMME.— Quel mot ?

Un temps.

LA FEMME.— Sûr qu'il va arriver aujourd'hui ? Qu'il va arriver cet après-midi ? Dans peu de temps ? « Maintenant, là, tout de suite » comme tu dis ? Alors, je peux je peux je peux je peux je peux aller les chercher ?

L'HOMME.— Les chercher ?

LA FEMME.— Tu sais parfaitement que je les ai commandés il y a plus d'un mois. Ooh, je les ai suppliés de me les faire en quinze jours. Ooh, je leur ai promis, juré que j'irais les chercher il y a deux semaines, en pensant, bien sûr, qu'il y a deux semaines nous l'aurions déjà ici.

L'HOMME.— Ah oui. Je n'avais pas compris de quoi tu me parlais.

LA FEMME.— Alors bon, voilà, je m'en vais les chercher.

L'HOMME.— Tu ne veux pas attendre qu'il arrive ?

LA FEMME.— Tu veux sans doute dire : qu'on l'apporte.

L'HOMME.— Qu'on l'apporte ?

LA FEMME.— Ben tiens, il ne va pas venir tout seul, enfin je pense !

Un temps.

L'HOMME.— Évidemment non.

LA FEMME.— Alors comme ça, là tout de suite, hein ? Là tout de suite, pas vrai ? Parce que ça fait déjà plus de deux heures que c'est « là tout de suite », pas vrai ? et « là tout de suite », ben c'est maintenant, enfin je pense, non ? et il n'est pas encore là, il n'est pas là, enfin, en ce qui

me concerne moi, là, eh bien je ne vois rien, enfin je veux dire, rien par ici, rien par là ; ah là là là là là ! sûr que ce soir on va se retrouver le bec dans l'eau, parce que si ce soir on est obligés de chercher une solution de dépannage, de quoi on aura l'air, hein, alors que ça fait deux heures qu'on est là comme deux cloches à rien glander depuis qu'ils ont emporté l'autre, mais pour ce qui est du nouveau, pour le moment, que dalle, alors moi, hein, mon bonhomme, les conneries, ça va comme ça ! Ahh ! Allez, oui, je m'en vais, je m'en vais. Tiens, si ça tombe ça va nous porter chance que je m'en aille : peut-être que si je m'en vais, ça va le faire venir « maintenant, là, tout de suite », hop là, un grand coup de bol et le voilà qui arrive, pile ! Remarque que, si c'est ça, s'il se pointe juste quand je m'en vais, dur-dur : ça veut dire qu'il m'a dans le nez. J'y vais. En entrant, quand ils vont voir que c'est moi, je ne vais plus savoir où me mettre. Deux semaines de retard ! Et moi qui les avais tant bousculés pour pour pour... pour qu'ils les fissent vite (Ouh là là ! ça se dit, ça, qu'ils les fissent ?). Alors ? Bon, alors, quoi ? À ton avis ? Je dois m'en aller, pas vrai ? C'est bien comme ça que tu le vois ou ou ou non, enfin bon, qu'est-ce que tu en penses ?

L'HOMME.— Adieu.

LA FEMME.— Ah.

L'HOMME.— Oui, oui, oui. Il vaut mieux que tu t'en ailles. Cela vaudra mieux. C'est mieux.

LA FEMME.— Bon, bon, n'en parlons plus : je m'en vais.

L'HOMME.— Je suis sûr que...

LA FEMME.— Quoi ? (*un temps*) Si tu veux quelque chose de...

L'HOMME.— Hmm... non, je ne vois pas, là, sur le moment.

LA FEMME.— Alors, adieu.

L'HOMME.— Attends.

LA FEMME.— Quoi ?

L'HOMME.— Tu vas être partie longtemps ?

LA FEMME.— Est-ce que je sais, moi ? Peut-être que oui. J'ai un bon bout de chemin à faire.

L'HOMME.— Ah, alors je ne crois pas que...

LA FEMME.— Que quoi ?